

Spatialités et rapports de domination dans l'œuvre des géographes anarchistes Reclus, Kropotkine et Metchnikoff

Federico Ferretti, chercheur, Département de Géographie et Environnement, Université de Genève, federico.ferretti@unige.ch

Philippe Pelletier, enseignant-chercheur, Université Lumière-Lyon II, philippe.pelletier@univ-lyon2.fr

La domination est au cœur de la problématique anarchiste qui repose sur son antonyme : la liberté. Celle-ci est vue non pas comme la licence, l'anomie ni même le laisser-aller individuel, mais comme une composante à la fois personnelle et sociale. Avec la question de ses limites, de son extension, de sa traduction concrète en rapport social comme en rapport spatial, elle renvoie à la géographie (ressources, finitude, organisation du territoire). Il n'est donc pas surprenant qu'après la première vague des théoriciens anarchistes, davantage concernés par l'économie, la sociologie ou la politologie (Godwin, Déjacque, Proudhon, Bakounine...), la deuxième vague, à partir des années 1880, comporte en son sein des géographes. Non seulement les plus connus, comme Élisée Reclus (1830-1905) et Pierre Kropotkine (1842-1921), mais aussi Léon Metchnikoff (1838-1888), Michel Dragomanov (1841-1895) ou Charles Perron (1837-1909).

Ces géographes signent certes leurs textes de leur nom, mais ils fonctionnent aussi en concertation et en réseau, mettant leurs connaissances et leurs réflexions au service de tous. Leur travail scientifique et politique est séparé formellement, mais il évolue en parallèle. Un bon exemple en est donné par la revue internationaliste *Le Travailleur*, qui a le même comité de rédaction que la *Nouvelle Géographie Universelle* (NGU) de Reclus. Ce journal, réalisé entre 1877 et 1878 à Genève dans l'imprimerie des exilés russes *Rabotnik*, est dirigé par Reclus et Perron, ses collaborateurs étant Léon Metchnikoff, Michel Dragomanov et Gustave Lefrançais (1826-1901). Il aborde des questions d'actualité qui trouvent un écho ponctuel dans la *NGU*. Les études de Metchnikoff sur le Japon y suggèrent pour la première fois, dans le milieu des géographes anarchistes, l'idée du redimensionnement de l'Europe face au scénario émergent de l'Asie.

L'analyse originale que les géographes anarchistes font des rapports spatiaux de domination qui s'instaurent au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle – dont nous ne prendrons que quelques exemples – se confrontent à deux nouvelles théories qui bouleversent plus le temps que l'espace : le darwinisme et le marxisme. Car l'un remet en cause l'idée de la création, en théorisant l'évolution, et l'autre postule une succession de modes de production ainsi qu'une téléologie historique.

1. Les géographes anarchistes contre le social-darwinisme, pour l'entraide et la mésologie

Le darwinisme concerne la géographie quant à la différenciation spatiale de l'évolution en fonction du milieu. Mais ce n'est pas sur cet aspect que se concentrent les géographes anarchistes. Ils s'attachent plutôt à contrer le social-darwinisme qui justifie l'inégalité entre les individus et les peuples de l'espèce humaine, et à développer l'entraide intraspécifique et interspécifique comme facteur complémentaire de « la lutte pour l'existence ». Cette théorie est d'ailleurs considérée comme pertinente par plusieurs chercheurs, jusqu'à nos jours

(Georges Romanes, l'exécuteur testamentaire de Darwin, W. C. Allee, Ashley Montagu, Imanishi Kinji, Stephen Jay Gould...).

Kropotkine est connu comme son inventeur¹. Mais les archives démontrent qu'elle est le fruit d'une élaboration commune, partagée avec Reclus et Metchnikoff pendant les années où ces savants ont travaillé ensemble sur les rivages du Léman. Metchnikoff anticipe l'idée en 1886². Reclus en communique le manuscrit à Kropotkine pour que celui-ci puisse y travailler pendant son emprisonnement à Clairvaux (1882-86)³.

Metchnikoff essaie de donner une interprétation solidariste du darwinisme, en envisageant, comme moteur de l'évolution, la coopération plutôt que la compétition. « La science de la nature nous enseigne que l'association est la loi de toute existence. Ce que nous appelons couramment société n'est qu'un cas particulier de cette loi générale »⁴. Plus tard, il pousse son analyse en affirmant que le niveau le plus haut de l'évolution sociale sera une société où la coopération ne sera pas imposée, mais librement acceptée et pratiquée à tous les niveaux de la vie sociale : c'est-à-dire l'anarchie. « Le progrès sociologique est donc en raison inverse de la coercition déployée, de la contrainte ou de l'autorité, et en raison directe du rôle de la volonté, de la liberté, de l'anarchie, Proudhon l'avait d'ailleurs démontré »⁵.

Pour Kropotkine, l'anarchisme se situe au sein de l'évolutionnisme et des « sciences positives » dont le premier atout est de mettre hors jeu tous les systèmes religieux et métaphysiques. Pendant ses années de voyages et de recherches en Sibérie (1862-1867), il avait observé sur le terrain plusieurs formes de solidarité et coopération entre communautés à la fois de végétaux, d'animaux et d'humains, ainsi qu'entre individus d'espèces différentes.

Le social-darwinisme étant farouchement adopté et propagé par le savant allemand Ernst Haeckel (1834-1919), le créateur de l'écologie (1866), c'est l'une des raisons pour lesquelles Reclus n'adopte pas l'écologie, ni le mot, ni la chose, de même que Metchnikoff ou Kropotkine. Il lui préfère la mésologie qu'il insère dans ce qu'il appelle la « géographie sociale ».

« Milieu » est l'une des notions-clefs de la géographie reclusienne. Elle est ancienne en France puisqu'on la trouve chez Pascal ou Diderot dans une dimension physique (« espace matériel à travers lequel passe un corps dans son mouvement »), mais le positivisme la popularise dans un sens nouveau. Auguste Comte (1798-1857) esquisse en effet au début de sa réflexion une « mésologie », ou « étude théorique du milieu », concept lancé en 1848 par le médecin, naturaliste et fondateur de la Société de biologie Charles-Philippe Robin (1821-1885). Il y revient dans son *Système de politique positive* (1851-54).

Louis-Adolphe Bertillon (1821-1883), socialiste proudhonien, médecin, anthropologue et démographe, la reprend sous l'angle de l'adaptation de l'espèce humaine aux milieux, soit l'éthologie humaine selon le vocabulaire actuel. Reclus, également lecteur de Comte, expose la mésologie de Bertillon dans les premières pages de *L'Homme et la Terre* (1905), tout en l'élargissant. Car, selon lui, il faut combiner le temps long (comme on dirait de nos jours) et le temps court, à toutes les échelles.

¹ KROPOTKIN P., *Mutual aid: a factor in evolution*, London, Heinemann, 1902, traduction française :, *L'Entraide, un facteur de l'évolution (EFÉ)*, Paris, Hachette, 1906.

² METCHNIKOFF L., « Révolution et évolution », *The Contemporary Review*, 50, 1886, p. 412-437.

³ Gosudartsvennyi Arkhiv Rossiiskii Federatsii (GARF), fondy P-6753, op. 1, khr 23, f. 41, lettre d'É. Reclus à Pierre Kropotkine, 27 septembre 1884.

⁴ « Natural science teaches us that association is the law of every existence. What we call society in common speech is only a particular case of that general law », *op. cit.*, 1886, p. 415.

⁵ METCHNIKOFF L., *La Civilisation et les grands fleuves historiques*, Paris, Hachette, 1889, p. 415.

Ainsi, « l'histoire de l'humanité dans son ensemble et dans ses parties ne peut donc s'expliquer que par l'addition des milieux avec 'intérêts composés' pendant la succession des siècles ; mais pour bien comprendre l'évolution qui s'est accomplie, il faut apprécier aussi dans quelle mesure les milieux ont eux-mêmes évolué, par le fait de la transformation générale, et modifié leur action en conséquence »⁶. Reclus prend alors les exemples des glaciers qui avancent ou qui reculent, des fleuves plus ou moins maîtrisés, les finisterres qui peuvent se transformer en point de départ, ou les plaines forestières qui deviennent riches quand elles sont débroussaillées.

Le « milieu général se décompose en éléments innombrables », parmi lesquels Reclus distingue le « milieu-espace », ou « milieu par excellence », « appartenant à la 'nature extérieure' » (concept véhiculé par Bakounine), ou encore « ambiance » ou « milieu statique primitif ». S'y ajoute le « milieu dynamique », combinaison complexe de « phénomènes actifs », où la « marche des sociétés » est composée de « poussées progressives ou régressives » (notion utilisée par Proudhon à partir de Vico via Michelet). En somme, il s'agit de « forces premières ou secondes, purement géographiques ou déjà historiques, variant suivant les peuples et les siècles »⁷. La « dynamique » reclusienne s'avère très proche de ce que Proudhon appelle le « mouvement », une notion centrale dans son œuvre.

L'une des applications géographiques de la théorie de l'entraide concerne les villes. D'après les géographes anarchistes, la commune du Moyen Âge est l'une des expressions historiques majeures de ce principe appliqué aux sociétés humaines. Il est très important chez Reclus pour qui la ville est un objet géographique de premier ordre à la fois dans la *NGU* et dans *L'Homme et la Terre*, au point que Reclus est considéré l'un des précurseurs de la géographie urbaine à une époque où cette définition disciplinaire n'existait pas encore. Si Reclus dénonce les problèmes hygiéniques et sociaux de la ville contemporaine, il ne tombe pas pour autant dans l'*urbaphobie* caractérisant certains auteurs de son époque, car il envisage la ville comme l'indispensable foyer des savoirs, et aussi des révoltes. L'exemple entre tous est celui de la Commune de Paris.

2. Concentration du capital et dissémination industrielle

Selon le schéma historique marxiste, la concentration du capital s'accomplira à l'échelle planétaire et par la domination de grandes firmes transnationales. Mais cette prophétie n'est qu'en partie avérée car elle ne se traduit pas par la disparition annoncée de la petite industrie ou du petit commerce, ni par une disparition absolue de la paysannerie, ni par une rétraction des classes moyennes qui leur correspondent.

Moins d'une cinquantaine d'années après la publication du *Manifeste* (1847) ou de la *Critique de l'économie politique* (1859), Élisée Reclus remarque sans peine cette évolution en critiquant explicitement Marx sur ce point. Certes, il constate que « l'industrie, comme les autres formes de richesse, se concentre graduellement en un nombre de mains toujours plus petit », en Europe et surtout aux États-Unis⁸. Mais il ajoute que « pourtant la petite industrie n'est pas morte, non plus que le petit commerce »⁹.

À peu près au même moment, Kropotkine expose un constat similaire. Il dénonce « les phrases stéréotypées, déclarant que 'la petite industrie est en décadence' et que 'plus vite elle disparaîtra, mieux cela vaudra', car elle fera place à la 'concentration capitaliste' qui, selon le

⁶ RECLUS É., *L'Homme et la Terre*, Paris, Librairie universelle, 1905, t. I, chap. II, p. 119 (dorénavant *H&T*).

⁷ *Ibid.*, p. 117.

⁸ *H&T*, t. VI, chap. IX, p. 336.

⁹ *Ibid.*, p. 337.

credo démocrate-socialiste, 'achèvera bientôt sa propre ruine' »¹⁰. Pour Kropotkine, « la base de cette croyance se trouve dans un des derniers chapitres du *Capital* de Marx (l'avant-dernier), où l'auteur parlait de la concentration du capital et y voyait 'la fatalité d'une loi naturelle' ». Il rappelle que « vers 1848, tous les socialistes, ou à peu près, partageaient cette idée ». Il fait cependant crédit à Marx d'un changement possible de théorie si celui-ci avait pu voir l'évolution des choses, parce qu'il aurait « très probablement remarqué l'extrême lenteur avec laquelle s'accomplit la disparition de la petite industrie » permise par « les facilités de transport (...), la demande toujours croissante et toujours plus variée, le bon marché actuel de la force motrice prise en petite quantité »¹¹.

Il existe ainsi une industrie « disséminée répondant à des besoins et ne craignant pas la concentration du capital, qui la dédaigne plutôt »¹². Ailleurs, Reclus signale avec quelle habileté les « grands industriels » se débrouillent pour « éviter les frontières »¹³. Un siècle avant la gloire sur les « pays émergents » et autres « nouveaux pays industrialisés asiatiques », il annonce la dynamique spatiale de l'élargissement du capitalisme : « La période historique dans laquelle vient d'entrer l'humanité, par la jonction définitive de l'Asie orientale au monde européen, est grosse d'événements. De même que la surface de l'eau, par l'effet de la pesanteur, cherche à se niveler, de même les conditions tendent à s'égaliser sur les marchés du travail. Considéré comme simple possesseur de ses bras, l'homme est lui-même une marchandise, ni plus ni moins que les produits de son labeur. Les industries de tous les pays, entraînés de plus en plus dans la lutte de la concurrence vitale, veulent produire à bon marché en achetant au plus bas prix la matière première et les 'bras' qui la transforment. Mais où les puissantes manufactures, comme celles de la Nouvelle-Angleterre, trouveraient-elles des travailleurs à la fois plus habiles et plus sobres, c'est-à-dire moins coûteux, que ceux de l'Extrême-Orient ? »¹⁴.

L'écart entre les fortunes grandit, « mais la classe intermédiaire ne s'est point atrophiée. La bourgeoisie – la petite et la haute bourgeoisie – n'a pas disparu. Tout au contraire »¹⁵. Logiquement, Reclus conclut : « En attendant l'élaboration d'une théorie qui tienne compte de ces faits, il faut affirmer que ces phénomènes sont plus complexes qu'on avait pu le croire en 1840, même en 1870 »¹⁶. On ne peut donc que constater la lucidité d'Élisée Reclus quant à l'évolution du capital, et à la traduction idéologique que cela implique dans l'évolution même de l'analyse socialiste.

Élisée Reclus perçoit les caractéristiques géographiques de ce qu'on appelle de nos jours « mondialisation » ou « globalisation ». Ainsi annonce-t-il que « le théâtre s'élargit, puisqu'il embrasse maintenant l'ensemble des terres et des mers, mais les forces qui étaient en lutte dans chaque État particulier sont également celles qui se combattent par toute la Terre »¹⁷.

Autrement dit, la logique de la construction du capital dans chaque pays s'applique désormais à toute la planète. Elle pèse sur les producteurs comme sur les consommateurs : « En chaque pays, le capital cherche à maîtriser les travailleurs ; de même, sur le plus grand marché du monde, le capital, accru démesurément, insoucieux de toutes les anciennes frontières, tente de

¹⁰ KROPOTKINE P., *Champs, usines et ateliers*, Paris, Stock, 1910, p. 304 (dorénavant CUA).

¹¹ *Ibid.*

¹² *H&T*, t. VI, chap. IX, p. 337.

¹³ *Ibid.*, p. 362.

¹⁴ *NGU*, t. VII, p. 15.

¹⁵ *H&T*, t. VI, chap. IX, p. 337.

¹⁶ *Ibid.*, p. 337.

¹⁷ *H&T*, t. V, chap. IX, p. 287.

faire œuvrer à son profit la masse des producteurs et à s'assurer tous les consommateurs du globe, sauvages et barbares aussi bien que civilisés »¹⁸.

3. La théorie anarchiste du « développement inégal »

Élisée Reclus pointe donc à la fois la dynamique du capital, comme le fait Marx, mais aussi le rôle des États, une combinaison toujours actuelle que les partisans du libéralisme mais aussi de la social-démocratie ou du tiers-mondisme tentent à édulcorer. Il esquisse une analyse du « développement inégal » - il en utilise même l'expression dans la préface de *L'Homme et la terre* - en soulignant que « la lutte de la concurrence vitale » qui entraîne les « industries de tous les pays » aboutit à une volonté de « produire à bon marché en achetant au plus bas prix la matière première et les bras qui la transformeront »¹⁹.

Ce processus provoque non seulement l'afflux d'une main d'œuvre dans les pays industrialisés, mais aussi une diffusion de l'industrie là où se trouve la main d'œuvre, d'où une concurrence terrible entre pays et classes ouvrières. Selon lui, « il n'est pas nécessaire que les émigrants chinois trouvent place dans les manufactures d'Europe et d'Amérique pour qu'ils fassent baisser les rémunérations des ouvriers blancs : il suffit que des industries similaires à celles du monde européen, celles des lainages et des cotons par exemple, se fondent dans tout l'Extrême-Orient, et que les produits chinois ou japonais se vendent en Europe même à meilleur marché que les productions locales »²⁰.

Mais le raisonnement reclusien ne s'arrête pas là. En effet, parallèlement à « l'étagement » des oppressions qu'il observe dans chaque pays, et qui permet de maintenir une domination générale ou coloniale, Élisée Reclus réfléchit également sur la nouvelle hiérarchie qui se dessine entre les différentes nations et puissances. Il ne peut bien sûr pas imaginer l'apparition de l'Union soviétique, et ses conséquences géopolitiques avec l'instauration d'un nouveau désordre mondial dans le cadre d'une guerre dite froide, en réalité très chaude en certaines parties du monde (Corée, Indochine, Éthiopie, Angola...).

Mais il prévoit l'affaiblissement de l'Angleterre, cette « nation initiatrice de la grande industrie [qui] s'est laissée enliser par la routine et [qui] est dépassée maintenant par ses rivales », la prépondérance du Nouveau Monde, singulièrement des États-Unis, y compris sur l'Amérique du Sud, car « les républiques ibéro-américaines (...) ne peuvent empêcher que, par la force des choses, les États-Unis gagnent constamment en prépondérance »²¹. Il annonce aussi l'essor du Japon ou de la Chine.

La pression coloniale ou impérialiste des grandes puissances sur les pays se répercute inévitablement sur les peuples, et à l'intérieur même des pays, masquant ainsi les véritables responsabilités ou causes dans la cascade des dominations : « Il n'est pas de fléau comparable à celui d'une nation opprimée qui fait retomber l'oppression comme une fureur de vengeance sur les peuples qu'elle asservit à son tour. La tyrannie et l'écrasement s'étagent, se hiérarchisent »²². L'État, politico-militaire, garde la main et dicte les nouveaux ordonnancements : « La supériorité appartient à celui qui, au moment donné, dispose d'une nouvelle application navale, sous-marine, aérienne et flottante »²³. De la part d'un anarchiste, l'évocation de ce facteur ne saurait être surprenante. Et on note encore cette anticipation

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *H&T*, t. VI, p. 12.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *H&T*, t. VI, p. 12 et p. 80-81.

²² *H&T*, t. I, p. 281.

²³ *H&T*, t. VI, p. 13.

extraordinaire sur le rôle actuel de la flotte sous-marine et de la flotte aérienne mises sur le même plan que les forces dites conventionnelles.

À peu près à la même époque que ces écrits de Reclus, Pierre Kropotkine renchérit en décrivant la diffusion spatiale de l'industrie, son émiettement même, jusque dans les campagnes, qu'il évoque dans les derniers chapitres de *La Conquête du pain* (1892). Une dizaine d'années après la première version anglaise (1898) de son livre *Champs, usines et ateliers*, il précise dans l'édition française (1910) qu'« en révisant le chapitre des petites industries, j'ai pu constater de même que le développement de celles-ci, à côté des grandes industries centralisées, ne s'est nullement ralenti. Au contraire, la distribution de la force à domicile lui a donné une nouvelle impulsion »²⁴. Il met donc en avant un facteur technologique, la diffusion de l'énergie non humaine, qui s'ajoute aux conditions classiques de l'exploitation de la force de travail.

En parallèle à ce facteur technique, Kropotkine ajoute la concurrence internationale qui pousse malgré tout chaque pays « à s'affranchir de l'exploitation par d'autres nations, plus avancées dans leur développement technique »²⁵. Autrement dit, il analyse la division internationale du travail, socio-spatiale, proposant une combinaison de plusieurs facteurs dans la diffusion de l'industrie : l'économie de l'énergie nécessaire, l'innovation technologique, la compétition des grandes firmes, la dynamique nationale propre au capitalisme d'État, mais aussi la recomposition de la division du travail dont l'excès trouve ses limites en une nouvelle synthèse (agriculture-industrie, manuel-intellectuel...), ainsi que les initiatives prises par le peuple (« les syndicats de cultivateurs, les coopératives de production », etc.).

La division socio-spatiale du travail est liée non seulement à l'économie mais aussi à la sociologie car elle correspond à la division de la société en classes. L'anarchisme, et a fortiori l'anarcho-syndicalisme, n'ont jamais donné une définition restrictive du prolétariat. Loin de limiter celui-ci aux seuls ouvriers de l'industrie, ils prennent également en compte les employés, les techniciens, les enseignants, les paysans sans terres, les métayers et les fermiers.

Selon Proudhon, le prolétaire, c'est « celui qui cherche du travail » et il oppose sans cesse le travailleur au capitaliste. Marx et Engels systématisent cette opposition, par exemple dans le *Manifeste communiste* (1848). Mais, contrairement au marxisme, l'anarchisme ne considère pas que ces deux grands blocs, bourgeoisie et prolétariat, soient homogènes, ni que leurs intérêts soient mécaniquement communs. Ce fut l'un des enjeux théoriques et politiques du congrès international anarchiste d'Amsterdam de 1907. Errico Malatesta (1855-1932) répond ainsi à Pierre Monatte (1881-1960) que « l'erreur fondamentale de tous les syndicalistes révolutionnaires provient d'une conception beaucoup trop simpliste de la lutte des classes. C'est la conception selon laquelle les intérêts économiques (...) de la classe ouvrière seraient solidaires »²⁶. La concurrence généralisée, loi fondamentale du capitalisme, s'oppose en effet à une telle situation. Les corporations, ou groupes professionnels, peuvent entrer en conflit d'intérêts, et même durement.

Sur le plan sociologique, l'anarchisme prend en compte l'existence d'une nouvelle classe moyenne au sein du capitalisme, et du rôle des socialistes ou des syndicalistes eux-mêmes dans l'essor de cette classe. L'évolution du capitalisme voit en effet l'émergence d'une classe moyenne qui se dissocie subjectivement de la classe ouvrière, et qui occupe un rôle de plus en

²⁴ CUA, p. X.

²⁵ CUA, p. IX.

²⁶ MIEVILLE A., ANTONIOLI M. (dir.), *Anarchie & syndicalisme, le Congrès Anarchiste International d'Amsterdam (1907)*, Paris, Nautilus et Éd. du Monde libertaire, 1997.

plus important. C'est ce que Proudhon prévoit très tôt, contrairement à Marx, puisque dès 1852, à peu près au même moment que la publication du *Manifeste communiste*, il donne au terme de « classe moyenne » (au singulier) une base conceptuelle qui sera reprise par Max Weber ou Jean Jaurès, par exemple, mais qui revêt également une dimension politique.

4. La géographie des anarchistes, la question des frontières et des nationalités

Cohérents avec eux-mêmes, les anarchistes qui s'opposent à la théorie des « frontières naturelles » critiquent aussi le nationalisme qui en découle, ou qui s'articule sur elle. Ils remettent en cause le présupposé naturaliste qui en est à la base. Lorsqu'il qualifie la théorie des « frontières naturelles » de « principe louche », Proudhon lui ajoute le principe des nationalités qui est, écrit-il, « au fond indéterminable »²⁷. Selon lui, il n'y a pas d'appartenance naturelle à une nationalité donnée, idée qui s'avère abstraite, produite par la politique plus que par la nature. Il récuse donc le principe de la conception naturelle de la nationalité, telle qu'elle sera formalisée en Allemagne, singulièrement.

Pour autant, il n'adhère pas au principe de la nationalité élective développée en France. Il faudrait, pour être cohérent avec celui-ci, consulter toutes les populations d'une région pour savoir à quel État elles voudraient se rattacher. Cette solution n'est pas pour lui déplaire et, effectivement, à plusieurs reprises, il souligne que le territoire d'un État doit dépendre du consentement des habitants, indépendamment de toute configuration géographique ou ethnographique. « Mais, en creusant le problème, il sent les graves abus qui peuvent être faits de ce principe de libre disposition », comme le souligne Georges Goriely²⁸.

En effet, contrairement à Rousseau qui postule un contrat social à finalité unitaire et le plus possible rationnel, Proudhon estime que la volonté et par conséquent la liberté ne relèvent pas d'une pleine rationalité, qu'elles sont toujours plurielles, donc potentiellement antagoniques. Toujours préalablement en situation, elles sont en tension avec celles d'autrui, mais aussi avec soi-même. Elles doivent composer à tous les niveaux d'appartenance et de besoins.

À partir de là, et contrairement à Montesquieu ou à Tocqueville, le pouvoir doit être distribué au maximum, sans être dominé par le suffrage universel, non pas parce que celui-ci accorderait un poids égal à tout citoyen, mais parce qu'il prétendrait donner un fondement unique à une volonté unique. Voilà pourquoi une région ne peut une fois pour toutes, au hasard d'une passion, engager sa destinée étatique. Le territoire de l'individu est donc partout : « Il n'y a plus de nationalité, plus de patrie dans le sens politique du mot, il n'y a que des lieux de naissance. L'homme, de quelque race et quelque couleur qu'il soit, est réellement indigène de l'univers. Le droit de cité lui est acquis partout »²⁹. « Indigène de l'univers » : une belle trouvaille qui résume l'idée géographique anarchiste !

Élisée Reclus développe une conception extensive du terme de nation, assimilée à un groupement humain. Outre les conflits entre nations fortes et nations faibles, il s'inquiète des manipulations qu'on pourrait qualifier anachroniquement de géopolitiques : « Pour justifier l'existence des frontières, dont l'absurdité saute quand même aux yeux, on tire argument des nationalités, comme si les groupements politiques avaient tous une constitution normale et qu'il y eût superposition réelle entre le territoire délimité et l'ensemble de la population consciente de sa vie collective »³⁰.

²⁷ *Du Principe fédératif*, 1863.

²⁸ GORIÉLY G., « Proudhon et les nationalités », *L'actualité de Proudhon, colloque de novembre 1965*, Bruxelles, Université Libre de Bruxelles, 1967, p. 151-168.

²⁹ *La Guerre et la paix*, 1861, Rappelons qu'à l'époque, le mot « race » et son utilisation n'ont pas le même sens qu'aujourd'hui.

³⁰ *H&T*, t. V, p. 318.

Reclus ajoute alors une définition du fait national qu'il tempère aussitôt en résolvant toute tentation essentialiste par le constat géographique de la mobilité des peuples et des individus. « Sans doute, chaque individu a le droit de se grouper, de s'associer avec d'autres suivant ses affinités, parmi lesquelles la communauté de mœurs, de langage, d'histoire est la première de toutes en importance, mais cette liberté même du groupement individuel implique la mobilité de la frontière : combien peu en réalité le franc vouloir des habitants est-il franchement d'accord avec les conventions officielles ? »³¹.

Dans une lettre adressée à l'anarchiste londonien Henry Seymour (1861-1938), Reclus précise que « nous ne reconnaissons plus ce que l'on appelle 'patrie' et qui, dans son acception accoutumée, représente la solidarité des crimes de nos ancêtres contre d'autres pays, ainsi que des iniquités dont nos gouvernements respectifs se rendirent coupables. Pour fonder une société nouvelle, il faut d'abord désavouer toute œuvre de sang »³².

La question de l'Europe orientale et de la péninsule balkanique focalise à cette époque l'attention des milieux progressistes européens. Les articles de Dragomanov, source de renseignement pour la *NGU*, montrent comment les géographes anarchistes retravaillent le concept proudhonien de fédéralisme pour l'appliquer aux enjeux de la fin des empires de l'Europe de l'Est, alors perçue comme très proche. La proposition fédéraliste est liée explicitement à la géographie de certaines de ces régions, ainsi qu'à une naturalisation implicite de leur mosaïque ethnique. Bien que cela ne soit pas érigé en loi rigide, les régions naturelles formées par les bassins hydrographiques et les chaînes de montagne sont considérées comme ayant influencé la formation des nationalités, et c'est sur leur révolte que l'on compte pour écraser la « vieille Europe ».

D'après Dragomanov, considéré aujourd'hui comme l'un des pères spirituels de l'indépendance ukrainienne, quitte à effacer sa vision clairement socialiste et libertaire, « [notre] cosmopolitisme ne se donnera pas la tâche impossible de détruire les nationalités, ce qui, dans la pratique, n'aboutirait qu'à l'asservissement des nationalités conquises par les nationalités conquérantes, et à la constitution de classes privilégiées et des classes sujettes. C'est par le relèvement des masses populaires, au contraire, que notre cosmopolitisme attirera à lui les nationalités diverses - produit de la nature - dans une fédération internationale libre et égalitaire basée sur l'autonomie de l'individu et la fédération des Communes libres »³³.

Le sentiment que l'éclatement de la question nationale favoriserait le déclenchement de la question sociale était alors assez répandu chez les anarchistes et les socialistes en général, mais il ne faut pas oublier la critique reclusienne des frontières, à la fois étatiques et administratives, « tracées souvent au hasard ou précisément avec l'intention de contrarier les affinités nationales »³⁴. Dans la *NGU*, la Russie est vue comme le pays où la réaction est la plus acharnée contre les révolutionnaires les plus audacieux : « C'est en Russie que se retrouvent les plus anciennes formes du pouvoir absolu, et c'est là aussi que les novateurs se lancent avec plus d'audace dans les théories de reconstitution sociale et politique »³⁵. Les nations balkaniques, soumises aux Empires Ottoman et autrichiens, sont également considérées comme futures protagonistes de « la libre fédération des peuples danubiens », prémisses de l'idéal yougoslave³⁶.

³¹ *Ibid.*

³² Lettre du 1^{er} mars 1885, *Correspondance*, t. 2, p. 338.

³³ DRAGOMANOV M., « Les paysans Russo-ukrainiens sous les libéraux Hongrois », *Le Travailleur*, 1877, 1, p. 14.

³⁴ *NGU*, vol. V, *Scandinavie et Russie d'Europe*, 1880, p. 437.

³⁵ *Ibid.*, p. 892.

³⁶ *NGU*, vol. III, *Europe Centrale*, 1878, p. 268.

On comprend donc pourquoi le *Bulletin de la Fédération Jurassienne* salue la parution de la *NGU*, où, officiellement, on ne doit pas parler de politique, comme une expression du « sentiment d'internationalité, de cosmopolitisme, qui, connu seulement des intelligences les plus élevées dans les siècles antérieurs, est devenu aujourd'hui dominant dans le prolétariat des deux mondes, et que l'étude bien comprise de la géographie contribue à fortifier [...], un livre de vulgarisation scientifique qui pourra rendre de grands services à l'instruction populaire. Aussi toutes les sociétés ouvrières qui possèdent une bibliothèque devraient s'imposer le léger sacrifice d'une dépense hebdomadaire de 50 centimes, afin de pouvoir se procurer cet ouvrage »³⁷.

Bibliographie

ANGAUT J. -C., « L'Entraide de Kropotkine : un socialisme darwinien ? », communication au colloque *Nature et socialisme*, Besançon, 2009.

ENCKELL M., « Élisée Reclus, inventeur de l'anarchisme », R. CREAGH *et al.* (dir.), *Élisée Reclus – Paul Vidal de la Blache : Le Géographe, la cité et le monde, hier et aujourd'hui. Autour de 1905*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 39-44.

FERRETTI F., *Anarchici ed editori, reti scientifiche, editoria e lotte culturali attorno alla Nuova Geografia Universale di Élisée Reclus (1876-1894)*, Milan, Zero in condotta, 2011a.

FERRETTI F., « The correspondence between Élisée Reclus and Pëtr Kropotkin as a source for the history of geography », *Journal of Historical Geography*, 37, 2011b, p. 216-222.

NAVET G., « Proudhon, le fédéralisme et la question italienne », *Corpus, revue de philosophie*, 2004, n° 47, p. 159-189.

PELLETIER PH., « La grande ville entre barbarie et civilisation chez Élisée Reclus (1830-1905) », communication au colloque *Ville mal aimée, ville à aimer*, Cerisy-la-Salle, juin 2007.

PELLETIER PH., *Géographie et anarchie, Reclus, Kropotkine, Metchnikoff*, Paris-Oléron, Éditions du Monde Libertaire, Éditions Libertaires, 2013.

ROBIC M.-C., « La ville, objet ou problème ? », *Sociétés contemporaines*, n° 49-50, 2003, p. 107-138.

STODDART D., « Darwin's impact on geography », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 56, n° 4, 1966, p. 683-698.

³⁷ [J. Guillaume], « Variétés », *Bulletin de la Fédération Jurassienne*, 13 juin 1875, p. 4.